

Conférence Anne Soupa

Un regard de foi sur l'actualité

L'actualité nous saisit, tant elle est violente, je pense, comme vous, à Gaza et à l'Ukraine, à la montée des régimes autoritaires, à la manière dont, un peu partout dans le monde, les gens sont malmenés par les guerres, la misère, les déplacements de population. Et en France, plus largement en Europe, combien nous sommes confrontés à deux sujets majeurs, notre incapacité à éradiquer la pauvreté, alors que nous sommes un pays riche, et le développement sans garde fous de cette technicité dont nous voyons déjà combien elle nous déshumanise.

Tous ces périls, sauf la technicité moderne, ne sont pas nouveaux, nos deux millénaires ont beau avoir été chrétiens, ils ont été violents, nous l'avons un peu oublié... Notre niveau d'exigence est sans doute plus grand aujourd'hui, signe que notre attente du Royaume est sans doute plus vive.

Je suis heureuse de pouvoir évoquer ces sujets avec vous, car il me semble que nous les abordons trop peu souvent. Cela me donne l'espoir qu'ensuite nous partagerons nos réflexions, afin d'y voir plus clair et d'être moins seuls.

1. Le christianisme peut-il répondre à cette lourde actualité ?

Le christianisme offre un sens à la vie, une conception de l'être humain, une manière de vivre en société. Ce message se véhicule à travers des fidèles et des institutions. Or, les fidèles désertent, et les institutions vacillent. Les uns et les autres sont-ils capables de répondre à l'actualité ? Beaucoup de bons apôtres annoncent la fin du christianisme.

Et de fait, les signes de crise sont incontestables. Je ne reviens pas sur la désaffection envers les institutions, qui est générale, ni sur la crise des abus, deux thématiques souvent abordées, mais je m'attarderai un instant

sur le fort besoin identitaire, cette déviance qui a envahi le christianisme, et sur les scléroses diverses qui le figent dans des formes qui sont devenues incompréhensibles par nos contemporains.

A. La tentation identitaire.

Le christianisme identitaire s'intéresse à l'Église et non au Christ. Ses adeptes cherchent une maison, si possible avec des clefs, des verrous, des codes, et des sentinelles sur les toits. Je pense au courant maurassien, qui a trouvé refuge aujourd'hui dans les milieux conservateurs catholiques. Pour Maurras, le christianisme est une morale qui fournit de l'ordre. Le reste est secondaire.

Ce christianisme identitaire est le pendant du nationalisme pour un État. Il brandit bien haut son drapeau pour qu'on « l'identifie ». Il se construit sur l'entre soi, un entre soi parfaitement contraire au christianisme.

Il ne faut pas nier que l'entre soi est dans l'air du temps. Il répond à un besoin de protection légitime et assez souvent mis à mal par les événements du monde. Il est une conséquence, peut-être transitoire, mais difficile à traverser, de la mondialisation. Celle-ci a réveillé des peurs, et augmenté le sentiment d'insécurité, en désignant un responsable prédestiné, un coupable idéal, l'islam. Religion nouvellement arrivée, qui insécurise les institutions juives et chrétiennes, ainsi que leurs fidèles, et religion particulièrement déroutante pour les pouvoirs publics parce que, par nature, elle est politique, donc réfractaire à la laïcité à la française.

Ce christianisme identitaire, enfin, a suscité, particulièrement en France, des « contre cultures » visant à s'opposer aux cultures dominantes. Mais les chrétiens ont compris depuis longtemps, dès l'Épître à Diognète (2^e s), que leur vie ne diffère pas de celle de leurs concitoyens. Ils se coulent dans le monde romain, sauf qu'ils ne portent pas d'armes et ne pratiquent pas d'avortements ou d'infanticides. Certes, il peut y avoir des oppositions catégorielles à la culture ambiante, mais pas une contre-culture systématique.

B. Les scléroses

Elles concernent les institutions, les fidèles et le message lui-même. Les scléroses ont maille à partir avec la tentation identitaire. L'une et l'autre s'alimentent mutuellement. La sclérose est une arme défensive. En réponse à une menace identitaire, je me fige, tétanisé, et je campe sur mon idée de la tradition, je veille sur mon trésor et je le garde farouchement. Mais la sclérose est la conséquence d'une conception non chrétienne de la vérité. Pas la vérité scientifique, bien sûr, mais la vérité de la foi, que je limite à un corpus de dogme et de morale, que je dois mettre au coffre et protéger avec l'aide de gardiens du Temple.

Mais la vérité chrétienne, c'est une personne, le Christ, que l'on ne possède jamais mais que l'on rencontre dans la prière et sur le visage de l'autre. La vérité chrétienne se construit dans l'entre deux d'une relation. Si je veux la mettre dans un coffre, elle m'échappera et, comme l'a dit le pape François, le Christ ne sera plus dans les églises, mais dehors, là où il y a du mouvement et de la vie.

C'est pour cela qu'il est si difficile de transmettre. Transmettre un savoir de type intellectuel, dogmatique ou moral ne remplacera jamais l'expérience personnelle de celui à qui l'on veut transmettre. Car le christianisme n'est pas une doctrine, mais « la Voie » (Actes 9, 2), c'est-à-dire un chemin sur lequel on avance, une expérience qui fait vivre. Il me semble qu'aujourd'hui, le christianisme est attendu sur son versant anthropologique : il dit qui je suis, il m'enseigne un art de vivre, et il donne un sens à ma vie.

Pourquoi laisse-t-on s'installer la sclérose ? Parce qu'on a peur, et que l'on espère qu'en répétant le passé, en lui étant soumis, on sera protégé. Et ceux qui se comportent ainsi sont manipulés par des gens de pouvoir. L'évolution du catholicisme français illustre ce risque de sclérose, que l'on maquille noblement en sauvegarde de la Tradition. Hans Kung, il y a déjà 20 ans, annonçait le risque qu'il devienne une secte. Parfois, on peut craindre qu'il ait eu raison.

C. La réduction du croyable disponible

Un certain nombre de personnes sont ébranlées par les avancées scientifiques, exégétiques récentes, qui leur semblent réduire le champ de ce qu'il est possible de croire. Que faire lorsqu'on découvre que Dieu n'intervient pas dans la nature comme on le pensait, mais que la réponse est scientifique, ou que certains récits évangéliques ont été écrits quelques décennies après les faits qu'ils sont censés relater, par une communauté confrontée à une question difficile. La question surgit alors : où est la vérité ? C'est un vaste sujet qui demande des réponses précises et fort argumentées. Je dirais seulement que la foi n'est pas la preuve, et je ferai une réponse très subjective. Le message des évangiles me fait vivre, et cela me suffit.

Ces éléments ne nous permettent pas d'être très optimistes... En somme, comme le dit T. Halik (*L'après-midi du christianisme*, Cerf, 2025) : C'est le médecin qui est malade ». Mais il ajoute, ce qui peut nous rendre optimistes : « il connaît beaucoup de maladies ».

D. Deux remèdes

C'est pourquoi je propose deux remèdes.

Le premier remède est un correctif :

Je ne crois pas que la sécularisation liée aux Lumières ait fait reculer le christianisme. Elle a fait souffrir les institutions, mais pas le christianisme. Car elle a déplacé dans la société civile les grands acquis éthiques du christianisme. Vu ainsi, ce serait plus un succès qu'un recul. Car les Lumières n'ont pas détruit le substrat judéo chrétien des valeurs, elles les ont repris à leur compte.

Par exemple, notre devise nationale : « Liberté, Égalité, Fraternité » est un produit judéo chrétien. Il en est de même pour le souci du plus faible et le souci du droit, d'où sont nés en particulier les Droits humains. Désormais, une bonne part du volet éthique du christianisme est « hors-les-murs » et c'est une Bonne Nouvelle.

J'en déduis que nos sociétés sécularisées et le christianisme partagent un combat commun, celui de défendre ces valeurs, celles de notre devise, auxquelles s'ajoutent le respect du droit, du faible, et la recherche de la vérité.

Ce constat en amène un autre, essentiel : dans la situation actuelle, où les démocraties occidentales sont attaquées, critiquées et parfois faibles devant les défis du moment, le christianisme leur est éminemment nécessaire. Il est la source de leurs valeurs -peut-être pas la seule, mais sa part est évidente-, c'est lui qui peut les alimenter, les fortifier, les vivifier. Sa responsabilité est aujourd'hui bien plus grande qu'hier. Raison de plus pour le faire savoir et raison de plus pour travailler à ce que la source ne soit pas obstruée.

Le second remède est un double élargissement. Il est, d'une part, que nos démocraties n'ont pas seulement besoin du christianisme, mais de toutes les religions pour enrichir la source des valeurs. Si les courants ou obédiences attachés à ces valeurs s'unissaient pour les défendre, cela pourrait devenir une belle contribution au bien commun. Toutes les bonnes volontés doivent donc être sollicitées, même si nous ne pouvons préjuger de la suite.

L'autre élargissement nous concerne, nous chrétiens. Nous devons « élargir l'espace de nos tentes ». C'est-à-dire nous installer, non seulement au sein de nos institutions, mais aussi à côté, dans la relation que nous avons avec les tenants de cet humanisme qui se reconnaît dans les valeurs que je viens d'évoquer.

2. Comment le christianisme peut-il répondre à l'actualité ? Comment peut-il être une source jaillissante, capable de revivifier les démocraties ? Le théologien Tomas Halik, qui applique au christianisme une comparaison avec les âges de la vie, estime que nous sommes dans la crise du milieu de la vie, et que le christianisme avance vers son après-midi. Nous avons regardé la crise. Que dire de cet « après-midi » à vivre ?

A. La Croix

Au lieu d'être « identitaire », le christianisme a pour vocation d'être attestataire. J'atteste de ma foi par la parole et par les actes. Le christianisme sait, c'est l'une de ses forces, associer le geste à la parole, et la parole au geste, pour la seule fin qui lui est assignée : aimer. Car le christianisme n'est pas un catalogue d'interdits, mais une injonction à aimer. Et le modèle de l'amour et surtout de la preuve d'amour, c'est la Croix.

Je voudrais donc que nous nous arrêtions sur ce que nous enseigne la Croix. Tous, nous expérimentons combien elle est un inépuisable réservoir de sens. Ici, je rappellerai qu'elle est un programme éthique à visée politique, au sens premier du terme. Elle propose les conditions de viabilité de la communauté humaine.

Le premier message de la Croix est que seul le don permet la vie, la vie « tout court », et la vie sociale. Sans le don, un nourrisson ne peut vivre. S'il n'est pas nourri, lavé, blanchi, cajolé au creux des bras d'un autre, il meurt. Et il grandit parce que ses parents, ses enseignants, ses divers éducateurs, donnent leur temps, leur argent, leurs forces, leur patience pour en faire un adulte. Dans une société, c'est pareil. Sans le don, c'est la guerre. Une société qui ne sait pas partager s'expose à se disloquer.

En rappelant cette vérité simple, je ne prêche pas pour la mise en commun de tous les biens, ce qui serait un collectivisme, mais je souligne la part fondatrice, souvent sous-estimée, du don. Pour faire vivre et grandir, il faut savoir donner ; la redistribution sociale de nos démocraties, c'est le fruit d'un don librement consenti. Derrière elle, il y a la Croix, modèle « princeps » du don, car il n'y en a pas de plus grand.

Le second message que délivre Jésus sur la Croix est qu'il prend la place du plus vilipendé des hommes, du hors la loi, du plus exclus de la société, du paria que l'on ne veut pas voir. Par ce geste, il montre qu'il doit y avoir une place pour tout être humain. Il refuse le principe même d'une exclusion

et ainsi, réconcilie symboliquement toute l'humanité et la pousse à la fraternité.

Peu avant sa mort, lors de son procès, Jésus avait déjà montré quelque chose d'exceptionnel. Si l'on analyse chacune de ses réponses, on observe qu'il ne condamne jamais. Toujours, il laisse une porte ouverte à son interlocuteur. Même ceux qui le condamnent et le mettent à mort, il ne les maudit pas, Jésus n'exclut personne.

Ces deux caractéristiques qui définissent la Croix nous ouvrent le chemin d'une vie commune entre nous tous. En acceptant la Croix, Jésus fait d'abord une proposition de sens à toute existence, il propose un chemin de paix, et il en pave le sol par son sang. J'observe que c'est une proposition laïque, qui se situe dans l'au-delà des religions. Au point que je soutiens volontiers, en boutade, que tous les écoliers pourraient en faire leur leçon d'instruction civique.

Je redis donc que la Croix est le modèle indépassable de l'agir chrétien. Elle est le geste des gestes, la trame de tout engagement chrétien. Accepter le principe du don, même si on ne donne pas n'importe comment, accepter l'utopie de ne jamais exclure, même si on sait très bien que, trop souvent, on ne peut pas faire autrement, accepter l'horizon d'une humanité qui pourrait être réconciliée, même si on sait très bien que ce n'est qu'un horizon, cela, des millions de chrétiens le font chaque jour.

Ils se mettent au service de ceux qui en ont besoin, qu'il soit un « proche » ou un « lointain ». Aujourd'hui, encore plus avec la mondialisation, comme y invite l'invitation de *Fratelli tutti* (2020), il convient de penser le Royaume au niveau de la planète, d'aller vers un nouvel oekoumène.

Ce n'est pas sans raison qu'un duel feutré a opposé le pape François à J. D. Vance dans son dernier combat. La veille même de son hospitalisation pour double pneumonie, en février dernier, le pape a écrit aux évêques américains une lettre où il répondait en fait aux commentaires de J.D. Vance s'appuyant sur saint Augustin pour soutenir que l'amour du prochain commençait par les proches, avant de s'appliquer aux lointains. François a rappelé la parabole du Bon Samaritain où le prochain est, en réalité un «

lointain », venu d'une religion déviante aux yeux des Judéens. Pour François, la proximité de celui à aimer n'est pas un postulat. Si un responsable politique doit le plus souvent avoir le souci de ses « proches », le chrétien, lui, doit pouvoir aller « aux lointains ». Comme il est presque le seul à pouvoir le faire, sa responsabilité est évidente.

La Croix délivre encore un message essentiel pour notre sujet, qui dépasse la dimension éthique et politique que je viens d'aborder. Elle révèle la force et le mystère du rapport de Jésus à son Père. Sur la croix, il lui demande : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Cette phrase acte de la kénose, de l'abaissement du Fils à la condition mortelle de chaque être humain. Est-ce un reproche ? Peut-être ? Le signe d'une souffrance, certainement.

Mais il y a un autre versant à considérer dans sa question : si le Fils prend acte qu'il est abandonné du Père, et qu'il va mourir, cela signifie qu'il a épousé irréversiblement l'humanité, mortelle par condition. Il est vraiment comme nous jusqu'à la mort, qui est l'épreuve de la solitude absolue. S'il est comme nous, avec nous, comment ne pas reconnaître qu'il aime l'humanité ?

Mais d'où lui vient cet amour ? Il me semble qu'il faut aller jusque-là. Et y répondre que cet amour vient de l'amour indestructible qui unit le Père au Fils, et le Fils au Père. Le fait que cette parole sur l'abandon soit « adressée » atteste aussi et encore de leurs liens, donc de leur amour. C'est même au nom de cet amour que Jésus peut accepter l'abandon et le don de sa vie. En somme, cet amour entre les personnes divines, c'est la source d'eau vive qui, en cascade, descend jusqu'à nous et c'est à cette eau que nous nous désaltérons.

Dans la reconnaissance de l'amour mutuel entre le Père et le Fils, amour dont nous ne savons rien, mais dont nous voyons le fruit, réside une part de ce christianisme vivifiant dont nous avons besoin.

B. Par quels gestes manifester notre refus d'un monde oppresseur ?

En préalable, il me semble qu'il y a un double mouvement à mettre en oeuvre.

-Essayer d'entendre ce qui se dit dans les replis identitaires et les scléroses du christianisme. Pouvons-nous nous faire des alliés des chrétiens tentés par le repli identitaire et la sclérose ? Certaines de leurs critiques sont peut-être fondées. Peut-on y remédier ? Au-delà, que trouve-t-on ? Sans doute de la peur. Peur que le christianisme ne disparaisse et qu'avec sa disparition le sujet chrétien soit lui aussi englouti, et que l'identité chrétienne ne disparaisse, elle aussi. Et nous, avons-nous peur que le christianisme disparaisse ? Oui ? Non ? Pourquoi ? Contre cette peur -et c'est l'autre versant du mouvement dont je parlais à l'instant-, je ne connais qu'une parade, et c'est le second mouvement à mettre en oeuvre :

-Fortifier ce lieu intérieur où siège l'expérience de salut que nous avons faite. Cette expérience, celle qui fait vivre, c'est d'avoir été aimé sans condition. Aimé parce que c'est moi, parce que c'est vous, dans un acte gratuit venu de Dieu. C'est l'expérience de Luther dans sa tour, justifié par sa foi et non par ses œuvres, dans les années 1518-1520. Cette expérience est, à mon avis, l'expérience spirituelle fondatrice de tout sujet humain, bien plus universelle que le cadre religieux. Elle se fait souvent dans l'enfance, avec des parents aimants qui montrent à leurs enfants qu'ils les aiment bien au-delà de leurs petites bêtises, et même des grandes... Elle donne toute la sécurité dont a besoin un être humain pour vivre. Ces mères de détenus qui, malgré toute l'horreur de certains crimes, continuent à venir voir leurs enfants en prison, en donnent une forte illustration.

Au-delà des parents, c'est Dieu qui la donne, lorsqu'il déclare par la bouche du prophète Isaïe (43, 4) : « Tu as du prix à mes yeux et je t'aime ». Pour les chrétiens, elle consiste à s'enraciner dans le Christ. « Demeurez en moi et je demeurerai en vous », dit Jésus en Jean.

Le nouveau pape le dit à sa façon, en allant plus loin : « Disparaître pour que le Christ demeure, se faire petit pour qu'il soit connu et glorifié, se dépenser jusqu'au bout pour que personne ne manque l'occasion de Le

connaître et de L'aimer. » (*Homélie aux cardinaux*, 9 mai 2025). Disparaître ne veut pas dire se flageller, ni se haïr, mais être tendu dans le service du Royaume. S'oublier pour s'accomplir dans le bien commun... Et en être heureux ! Il y a un bonheur d'être chrétien qu'il faut savourer. Quelle chance nous avons de croire...

J'en viens enfin à quelques propositions concrètes.

Mieux unir la parole et l'acte. En prolongement de ce bonheur de croire, il me semble que nous ne devons jamais dissocier la parole et l'acte. Or, il y a aujourd'hui une disjonction entre la très grande quantité d'actes chrétiens de solidarité et la rareté de la parole qui confesse la foi. Il y a même cette conviction qu'il faudrait agir sans être identifiés comme chrétiens. Que notre confession de foi peut se contenter du Credo proclamé ensemble aux cultes ou aux messes. Je ne pense pas que cette dissociation soit fructueuse. Car la parole personnelle est la pierre fondatrice de l'acte ; déjà, sa simple énonciation engage. Elle est presque un renouvellement assumé du baptême.

Aujourd'hui, cette parole est trop discrète. Pourtant le témoignage parlé est de plus en plus indispensable. En ces temps où les institutions sont moins audibles, le témoin redevient la figure maîtresse du christianisme. Sans lui, pas d'évangiles, pas même de christianisme, ni même de Christ, car celui-ci est témoin du Père... Il faut donc que la parole du témoin apparaisse dans l'espace public et qu'on l'écoute.

C'est pourquoi, avec une petite équipe, nous avons fondé une association : « Chez Re-née », qui recueille en 2 min. sur un téléphone portable les témoignages de ceux et celles qui veulent bien dire « en quoi le christianisme est bon pour eux, pour la société, pour la planète ». Et elle met ces témoignages en ligne, où vous pouvez les entendre. www.chez-re-nee.com/ Et, je l'espère, ajouter votre témoignage à ceux déjà publiés...

Définir ensemble le « non négociable ». D'une manière plus large, devant les assauts actuels, il y a un travail commun à entreprendre. Nous pouvons susciter des prises de parole collectives sur le sujet, et en venir à définir ce

qui n'est pas négociable. « Parler avec assurance » comme le faisaient Pierre et Jean au début du livre des Actes (4, 13).

En invoquant l'Esprit, trouver ensemble les mots, les pétrir, rédiger des résolutions, provoquer des débats, des rencontres, des colloques. Monter des partenariats, apprendre à plus communiquer, battre le tambour pour sensibiliser davantage de monde, leur poser les bonnes questions. J'en parlais ces jours-ci avec Michel Cool et nous avons ensemble dit « il faudrait recréer la Démocratie chrétienne ». Nous l'avons dit en riant, car nous en connaissons les limites. Mais il demeure que l'époque actuelle appelle des refondations qui ont éclos pendant et après la 2nde Guerre mondiale. Il faut poser des actes de parole forts. Et les faire suivre de gestes qui au besoin usent de la force. N'oublions-pas l'évêque épiscopalienne de Washington qui a résisté à Trump. Elle a usé de son pouvoir -la parole dans son église- pour défendre le sort des migrants.

Un geste parmi d'autres, à penser ensemble...

Anne Soupa